

La fois où il n'était pas

Je ne sais pas qu'elle a été la dernière pensée de mon père quand son cœur a lâché. Était-ce un moment de lucidité, était-il aux prises avec un semblant de souvenir, ou en train d'attraper une carotte molle au fond de son assiette ? Il voulait peut-être aller aux toilettes, il pensait peut-être à nous, je ne saurai jamais.

Lorsque mon père nous a quittées ma mère et moi, il a d'abord parlé d'un voyage. J'ai pensé à des plages et des palmiers de cartes postales. J'étais amusée par l'idée qu'il se baladait peut-être avec un verre rêche au poil brun. Puis, il a été question d'un travail. Comme un voyage qui s'est immobilisé et englué, et qui est devenu responsable, un déplacement avec un but précis. Avec des « contes » à rendre. Fini le transat et les boissons servies dans une noix de coco. Je voyais William troquer le pagne estival contre une mallette d'homme d'affaires. Aucune de mes projections ne s'était avérée traduire la réalité. Comme si mon père avait pu se résumer à partir de la réalité...

Il était parti cueillir des histoires, et il récolta une nouvelle famille. Il se remaria. William avait envoyé un faire-part, je crois. Comme ma mère ne me racontait pas tout, qu'elle ne laissait échapper que quelques bribes à l'occasion, j'imaginai que sa seconde femme était noire et s'appelait Noire. Et que c'était son œil gauche qui était en verre. Mon père était amoureux de la symétrie, de tout ce qui renvoyait un reflet.

Ensemble, ils eurent Léa. Nous étions des filles interchangeables, ses petits miroirs, et Willie put soudainement reprendre sa vie dans l'autre sens, se réécrire. Pendant quelques années, il visita l'Allemagne avec un ami traducteur, se faisant accueillir par des conteurs, des doués de la parole de toutes sortes.

Le trésor

Les premières pages de son journal suivaient les mêmes formalités. Nom, âge et coordonnées de la personne interrogée, résumé et titre de l'histoire racontée, suivis du numéro de la cassette où se trouvait la version orale.

Mon père accumulait les versions, les intonations, les accents, les changements onomastiques. Bref, il voyageait. Il avait ses palmiers à lui et sa mallette-magnétophone, qui enregistrait jusqu'aux craquements des chaises des conteurs improvisés. Parfois le son d'une chaise était la seule histoire que l'on pouvait raconter.

Cette collection de contes était un trésor qu'il conservait jalousement, même si le butin perdait sa forme première, peu importe où il l'entreposait. L'écrit était un support fiable, mais il ne rendait pas la passion de l'oral, même lorsqu'on se servait de signes pour transcrire les sons. Et la cassette demeurait le reflet d'une prestation perdue, d'un tour de magie qui était déjà joué et qui se mourait dans l'immobilisme d'une représentation unique.

William se mit à écrire des contes pour lui-même, puis ses pensées, et des lettres qu'il n'enverrait jamais. Son journal était un fouillis de sa vie, d'inconscient collectif, dilué avec ces histoires récupérées de justesse de l'oubli ambiant dans lequel tombait le folklore.

Conte de l'oiseau

Un homme, sans le sou et affamé, possédait une plume magique. Elle provenait d'un oiseau voyageur qu'il avait sauvé et protégé jusqu'à ce que son aile meurtrie guérisse. L'homme pouvait, grâce à la plume, réécrire toutes les histoires du monde. Elle les tracerait pour lui grâce à sa mémoire phénoménale. Et tous ceux à qui il les lirait se mettraient à croire à ces historiettes magiques. Il ne partagea pas son secret, mais fut généreux de tout ce que la plume lui narra en invitant les villageois à écouter ses récits.

Cependant, sa femme avait elle aussi le ventre creux et se lassa vite, les histoires dont son mari la gavait n'étaient guère suffisantes. Elle se mit à rêver de l'oiseau, et regardait avec une envie insoutenable les derniers légumes de son jardin qui pourraient si bien l'apprêter.

Chaque fois qu'elle demandait à son mari où était l'oiseau qu'elle avait envie de cuisiner en ragoût, l'homme lui indiquait un mauvais endroit, car il avait pitié de cet animal d'une beauté fascinante qui lui avait fait un don plus rassasiant que n'importe quelle nourriture. La femme commençait à le soupçonner de ce stratagème et le privait de ses rations quotidiennes. Ils allaient mourir de faim par sa faute.

Le soir, des hommes et des femmes se réunissaient chez le pauvre couple affamé pour y organiser des veillées; ils réclamaient toujours un nouveau récit sans savoir qu'il coulait de la plume qui avait tant voyagé. Ils apportaient parfois à boire, mais rien à manger. La femme, qui n'avait rien préparé et aurait aimé leur offrir un repas convenable, était au désespoir, lorsqu'elle vit une tache sombre voler avec peine près de la grange. Elle mit ses bottes sans bruit, avec l'arme de son mari à la ceinture.

Dans le salon, chaque oreille était dressée et une atmosphère de recueillement s'était installée. Les mots que traçait la plume à une vitesse fulgurante se retrouvaient immédiatement dans la bouche du conteur. En regardant son auditoire, il laissa s'écouler quelques secondes de silence, pour vérifier à quel point ces gens étaient accrochés à sa voix et suspendus à ses lèvres. Avant la fin de l'histoire qu'il était en train de découvrir en

même temps que ses convives, une détonation se fit entendre, et la plume se volatilisa. Un homme se mit à pleurer, une jeune femme timide dans le fond de la pièce se leva pour le gifler. Il devait bien y avoir une fin à cette histoire. Mais personne ne la connaissait.

Des milliers d'histoires moururent au crépuscule, dans la chute presque infinie d'un oiseau tombant de sa branche jusqu'au sol. Tout le monde resta sur sa faim, même après le festin que prépara la chasseresse néophyte, puis ils rentrèrent chez eux et finirent par oublier les histoires si merveilleuses.

L'homme fut incapable de manger ce soir-là en pensant à sa plume disparue. Sa femme en profita pour deux. Mal lui en prit. Durant le repas, un os se coinça dans sa gorge et elle ne put plus jamais parler. Son mari conserva l'ossature du volatile dans un endroit secret, attendant le jour où il pourrait la réassembler avec l'os manquant, dans le rêve fou de ressusciter l'oiseau aux mille fables.

Les trois ours

Mon père avait un penchant pour les fables animalières et les bestiaires colorés, tout comme moi. Les humains étaient parfois ennuyants; pourquoi ne pas donner la parole aux animaux grâce aux voix multiples du conteur.

L'histoire de Boucle d'Or m'intrigua particulièrement durant l'enfance, surtout lorsque je contemplais une famille d'ours dans un zoo. Que serait-il arrivé si j'avais pénétré leur enclos? Le conte se serait-il retourné contre moi? Le rouge sur leur pelage près de leurs lèvres noires provenait-il des framboises ou du sang frais? J'exigeais une réécriture complète du point de vue des bêtes.

Éprise de ces ours, j'entrepris cette quête avec sérieux vers mes onze ans, commençant mes recherches à la bibliothèque municipale, dans le rayon consacré aux animaux. J'y empruntais les plus beaux livres sur le plantigrade, dont je voulais découvrir toutes les variétés. Je me mis à calquer les dessins de son squelette adossé à celui de l'homme, tous deux à la station verticale. Les vertèbres de l'ours prenaient appui sur la colonne vertébrale humaine dans une comparaison architecturale des charpentes vivantes. Tous ces noms d'os me rendaient frénétique; ils laissaient pressentir toute la richesse du monde. Après avoir tracé les croquis et listé les fiches génériques des différentes espèces d'ours, je ne voyais toujours que la pointe de l'iceberg, qu'une griffe de Grizzly ou qu'un œil noir d'ours polaire dans la tempête. Qu'une introduction pour un texte. Mes préoccupations se rapprochaient des obsessions encyclopédiques de Melville dans son *Moby Dick*, voulant tout voir à l'intérieur et à l'extérieur de la baleine. Je traquais l'ours de la même façon.

Mon intérêt était grandissant pour son système digestif ! Que mange l'ours? Du gruau prétend la fillette aux boucles dorées, qui était aussi une fieffée menteuse. J'en avais observé plusieurs, et n'en déplaise à Monsieur Quaker, ce n'était pas parce qu'ils avaient des tendances omnivores qu'on leur servait cette mixture, qu'elle soit chaude, froide ou bien tiède.

Lettre de l'époux

Après-midi difficile. Les mots sont ailleurs. Je peine, je griffonne et griffe le papier. De la violence, c'est de la violence. Un de nous est de trop dans cette pièce.

Facile pour cette page vierge de présenter un drapeau blanc et de me donner le goût de me rendre. Et dur de trouver une verve conteuse quand une boule de silence est au centre de tout, du corps, de la gorge, un noyau de fruit pas encore mûr, une voix non mûre...

Ma bouche est sèche.

Ces contes que j'allais cueillir autrefois... Fanés, déboisés, sarclés, j'ai passé au travers avec ma hache. J'ai tout consumé dans de petits cahiers. Il n'en reste plus rien, rien n'a repoussé depuis. J'ai perdu foi. Les phrases ne viennent plus, elles ont fait place aux doutes. J'écris du blanc. Je produis des espaces pour ma censure.

Nora, ma femme, c'est elle l'encre qui me manquait. Mais, elle s'éloigne de plus en plus depuis mes oublis fréquents. Elle voyage sans cesse. Et c'est Blanche qui revient me hanter, tordre mes souvenirs, celle pour qui je prépare le café le matin, quand Nora n'en boit pas. Oubliant que je suis parti il y a bien des années.

Quand il fait clair, il fait encore noir.

Dégradé 2

Tout a dégénéré très vite. Tout s'est effacé en l'espace de quelques mois. Il y avait eu un homme dans la vie de Nora, puis elle l'avait observé disparaître, de plus en plus loin dans le temps. Son histoire à lui se décomposait. Elle avait fini par le conduire dans un endroit où les patients avaient de petits bracelets électroniques. Un préposé retira à William son manteau pour le ranger dans un vestiaire, un manteau devenu inutile pour quelqu'un qui ne disposait plus de la liberté de quitter les lieux.

Il ne lui avait fallu pourtant qu'un instant pour déjouer le système. On avait oublié un veston de laine, déplié sur son lit. Personne n'avait arrêté William. On l'avait pris pour un visiteur avec son beau pardessus. Il avait réussi à se faufiler dehors. Il errait dans le stationnement. Sondant toutes les poignées des portières blanches. Souvenir de sa Plymouth de jadis. On l'avait récupéré grâce au bracelet qui permettait de localiser les résidents. Nora l'avait ramené à sa chambre. *Merci madame. Vous savez que je suis le descendant des frères Grimm?*

Dans le noir

Je passai à mon appartement pour ranger dans ma bibliothèque le manuscrit et son double reproduit chez *Le Verso*. J'avais un message sur mon répondeur. La personne au bout du fil prit du temps à se présenter. Une voix aux mille accents, une voix de voyageuse. Nora me saluait, m'offrait ses condoléances en retard. Elle devait arriver de voyage, avec ses valises jamais complètement défaites, avec sa garde-robe pour chaque climat, chaque saison. Elle s'acclimatait à tout, Nora.

Elle voulait emprunter le cahier de William. Sa demande devait avoir été faite du bout des lèvres. Elle ne parlait plus. Encore du grésillement. Un Sisyphe qui retournait et retournait la boule formée dans sa gorge, au sommet du silence. Elle me proposait un rendez-vous au Parc des générations pour le lendemain.

Je pris quelques vêtements propres en prévision de cette *confrontation* et retournai chez ma mère. Lorsque j'entrai, Anne et Blanche étaient dans le salon, assises bien droites, face à face et immobiles dans la pénombre. Un portrait de famille en ombre chinoise. La présence discrète des yeux félins sous le divan ajoutait une lueur fantomatique et dorée.

Je compris qu'elles parlaient de l'homme tatoué que l'on avait aperçu plus tôt. Ma mère le connaissait. À demi-mot, elle laissa entendre qu'il y avait déjà eu une histoire mouvementée entre eux lorsqu'ils étaient jeunes.

Dans le calme de la forêt, il l'avait amenée, et tante Anne, jalouse, les avait suivis. Il avait glissé ses mains sur la peau blanche de Blanche. Elle avait frémi, mais résisté. Il avait voulu raffermir son emprise, mais la sœur jumelle sortie d'un buisson l'en avait empêché. En giflant sa sœur, sa bague effilée, avec l'émeraude et les griffes coupantes, avait déchiré l'œil et l'iris de Maman. Ou peut-être pas. Les versions différaient.

Blanche semblait en colère. Elle suppliait Anne de ne jamais retourner voir ce Barbe-Bleue Poitras, sa moto, et ses sept petits hommes de main, qui ne lui apporteraient rien d'autre que du fil à retordre et une odeur indélogeable de gaz et de boucane.

Il plut jusqu'à la nuit tombée. Nous perdîmes le courant de longues minutes. Durant la panne d'électricité où nous tenions toutes notre petite chandelle idiote et où les zébrures des éclairs nous recouvraient, j'ai senti le poids de toutes les histoires tues entre nous. Nous ne nous étions pas avoué nos vraies peurs. Jamais. Anne s'éclipsa de la maison et je restai avec ma mère, ne sachant comment profiter du reste de ma soirée.

Les pommes de la Carabosse

Blanche m'appela dans sa chambre pour que je l'aide à déplacer l'armée de coussins qui tenaient une place précise sur son lit comme un grade décoratif. Elle était en train de se déshabiller et allait revêtir son peignoir. Elle me pria de le lui tendre dans le clair-obscur. Elle retira son soutien-gorge comme si elle se déchargeait d'un sac de fruits trop lourds et, dans la faible lueur des éclairs lointains, je pouvais voir ces fruits qui pendaient. Ma mère se transformait en vieille femme. Elle regarda ses pommes empoisonnées et bâilla. Encore une nuit qui se confondait dans l'haleine noire de la Carabosse. Dans l'antre de ma mère. Que son odeur. Que sa présence. Que sa robe de chambre trop usée, et ce qu'elle tentait de couvrir.

La liste noire des princes charmants

Le matin suivant, en voulant ranger les photos au sous-sol, je tombai sur un petit cahier noir, abandonné au pied du lit d'Anne, qui n'était toujours pas rentrée. Midinette était à moitié couchée dessus, comme si elle en était la protectrice. Je n'ai eu qu'à lui prodiguer quelques caresses pour avoir accès à son trésor.

Tante Anne tenait une liste des hommes qu'elle avait rencontrés. Pour ne pas répéter les mêmes erreurs j'imagine. Ou parce qu'elle avait du mal à retenir les patronymes masculins, ayant longtemps vécu entourée exclusivement de ses six sœurs et de sa mère louve. Elle était une proie facile des amours sans lendemain. Elle trouverait même un Prince charmant dans une boîte de céréales, si elle en mangeait, ou chez Jean Coutu.

Le dernier inscrit figurant dans ce recensement malsain : Monsieur Poitras. J'essayais mentalement de recréer le schéma des pictogrammes colorés courant sur ses bras. Au bas de la liste, il restait près de son nom un point d'interrogation.

Je reposai le cahier sous le menton de Midinette, qui se mit immédiatement à ronronner en frottant son museau contre la cuvette, et je me laissai envahir par de multiples scénarios terrifiants pour m'expliquer l'absence d'Anne. J'étais une grande constructrice de récits d'angoisse. Je lançais en l'air toutes les hypothèses, je me rongais les sangs. Je devais vraiment avoir tout imaginé au lieu de prendre les grands moyens pour savoir.